

## Un transfert sans frontières

Interview de Charles Melman <sup>1</sup>

M. Heinis – J’ai eu l’envie de réaliser un numéro du Bulletin freudien qui rassemble des éléments sur l’histoire de la psychanalyse en Belgique. L’idée m’était venue en découvrant il y a environ deux ans un numéro du *Magazine Littéraire* sur ce thème. Pas parce qu’il n’y était guère question de la psychanalyse en Belgique, mais parce qu’en le lisant ce fut comme un éveil à cette question de l’histoire, à son intérêt. Ma curiosité est de voir ce qui conduit à un moment donné un groupe de gens à faire acte, car c’en est un, de créer, de fonder ce qui devient une association. Il y a par ailleurs la question plus générale, moins directement institutionnelle des relations que l’on pourrait décrire entre la psychanalyse et l’histoire. Mais mon idée est surtout de rencontrer parmi celles qui ont fondé une association de psychanalystes en Belgique, donc aussi dans la partie flamande du pays, les personnes qui le veulent bien, en leur posant la même question, qu’est-ce qui les a rassemblés, quel a été le point de départ, l’étincelle peut-être qui les a réunis. Je ne vise pas avec ce numéro à essayer d’expliquer les séparations, les déchirements qu’il y a eu entre groupes. Ce qui m’intéresse est comment des psychanalystes ont construit leur association et comment ils ont fait pour que ça tienne. Vous avez joué un rôle dans la constitution, dans l’origine de l’Association Freudienne de Belgique. Alors ma première question serait de faire appel à vos souvenirs.

---

1. 11/07/2007, Paris. Titre donné par la rédaction.

Ch. Melman – Très volontiers. Pour répondre à votre question je crois que ce qui fait que des personnes se rassemblent, comme d'habitude, c'est le transfert sur un savoir constitué, celui de Freud par exemple, sur un savoir en cours de constitution, celui de Lacan, qui a provoqué la constitution en Belgique d'un groupe qui au départ était rattaché à la Société Française de Psychanalyse où il y avait encore Lagache, Favez-Boutonnier... et cela à partir de deux éminentes personnalités belges que vous connaissez : Vergote et Schotte. Sans doute informés par le père Louis Beirnaert, ils ont manifesté assez tôt leur intérêt pour Lacan et ont assisté partiellement au Séminaire.

Il se trouve qu'ensuite c'est, on peut dire, un de mes élèves, Michel Thibault, qui a pris une certaine place à Bruxelles comme représentant de l'enseignement de Lacan. Lorsque Lacan venait à Bruxelles il ne manquait jamais de descendre chez Michel, d'être hébergé chez lui et de lui témoigner de son intérêt. Je peux dire que Vergote et Schotte ont manifesté à l'endroit de Lacan un intérêt qui, comme cela n'est pas rare chez nos amis outre Quiévrain, était un intérêt mélangé, fait à la fois d'émerveillement et de crainte, d'intérêt et de méfiance, de telle sorte que c'est sur sa propre lancée et sur le fait que se sont trouvés associés à Michel Thibault d'autres, en particulier Nicole Stryckman et Patrick De Neuter, que le groupe belge s'est constitué. Il y a eu évidemment... C'était un groupe intéressant, ça l'est toujours d'ailleurs, assez actif et, en ce qui me concerne, j'étais amené assez souvent à venir goûter les plaisirs de Bruxelles, à être là-bas. La crise de 1981 à la mort de Lacan a rendu complexe la situation. Entre-temps Michel Thibault était parti au Chili et c'est autour de Nicole et de Patrick qu'un groupe s'est constitué et nous avons repris ensemble le travail et les visites que je menais précédemment du vivant de Lacan.

M. Heinis – Vous veniez souvent en Belgique déjà du vivant de Lacan ?

Ch. Melman : Souvent, assez souvent, je pense mensuellement. Voilà l'histoire... je ne sais pas s'il faut lui ajouter des traits contemporains...

M. Heinis – Si vous le voulez...

Ch. Melman – ... en disant simplement que cette ambiguïté du transfert, qui semble un trait du transfert, peut-être pour la France mais peut-être pas seulement pour la France, qui semble un trait pour nos amis belges, il n'y avait aucune raison que cette ambiguïté ne se poursuive pas, après tout puisque c'est un trait, me semble-t-il !

A. Joos – En tous cas, c'est déjà ce dont on se rend compte en travaillant tous les séminaires, c'est qu'il y a là quelque chose d'un trait...

Ch. Melman – Qui est... ce n'est pas seulement de l'ordre du « oui, mais », c'est plus compliqué que cela, il me semble si je ne m'abuse pas. C'est le paysage dans lequel nous avons à travailler, il est constitué comme ça.

M. H. : Ce va et vient entre Bruxelles et Paris se trouve dans toutes les associations...

Ch. Melman – ...Oui, et Paris apparaît forcément comme s’inscrivant dans l’ordre de l’excès, du dérangement – si l’on vient à Paris ça dérange, pour venir on est bien obligé de se déranger – voire de l’intrusion et c’est, je crois, comme nous le disions à l’instant, une dimension qui subsiste. Ça fonctionne comme ça, ce qui ne veut pas dire que cela ne fonctionne pas, mais il faut savoir que ça fonctionne comme ça mais sans que d’un point de vue analytique on ait essayé de conceptualiser les effets que cela produit. Parce que là où Freud invitait à la liquidation du transfert, Lacan de même, on pourrait dire que l’ambiguïté est une forme de sa pérennisation, de sa pérennité. Forme ambivalente évidemment, mais en tout cas pérenne, l’ambiguïté on n’en sort pas.

M. Heinis – Nous remarquons là tantôt en prenant la suite des numéros du Bulletin freudien publiés, que le numéro qui suivait celui intitulé *Transmission et Institution* s’intitulait *Le père comme symptôme*.

Ch. Melman – Bien voilà !

M. Heinis – A quoi répondiez-vous vous en venant en Belgique ? Vous êtes venu sur des thèmes ? En regardant la suite des numéros, les premiers numéros paraissent traiter de questions plus directement cliniques.

Ch. Melman – Je ne me souviendrais pas... Je venais essentiellement sur des questions cliniques, pour en traiter. Je n’ai pas de souvenir précis de ce que j’ai pu aborder chez vous, mais enfin c’était les mêmes thèmes qu’à Paris. Je venais à l’invitation du Groupe belge qui me proposait un thème. Je ne venais pas faire un enseignement qui m’aurait été personnel, non, pas du tout.

M. Heinis – Les premiers numéros parlaient de ce qui se faisait à Paris, sur la névrose obsessionnelle, sur l’alcoolisme. Dans *La résurgence du matriarcat*, le dernier numéro paru du nouveau Bulletin <sup>2</sup> de l’A.L.I., Madame Yvonne Knibiehler commence l’article qu’elle y a écrit par ces mots : « L’histoire peut rendre aux groupes sociaux un service comparable à celui que la psychanalyse rend aux individus : elle élucide la mémoire, pièce maîtresse de l’identité ». Quel est votre avis là-dessus ?

Ch. Melman – C’est une assimilation intéressante mais un peu rapide parce que l’histoire telle que nous la rédigeons est plus souvent de l’ordre onirique que de l’ordre de la réalité. Elle répond plus à un *wishfull thinking*, à la réalisation d’un vœu qu’à la réalité alors que, comme nous le savons, le but de la cure analytique est de dévoiler ces pages honteuses de la vie individuelle mais que l’histoire

---

2. Editions L’Association lacanienne internationale, n° 2, Paris, juin 2007.

collective est forcément amenée à blanchir, à caviarder. Quant à l'identité, si la psychanalyse permet d'en venir au caractère arbitraire et fragile de ce qui a pu servir de trait d'identification, l'histoire, elle, au contraire va se précipiter pour fonder comme réalité, par exemple la réalité de l'ancêtre fondateur, ce qui n'est qu'un fantasme, ou une illusion ou une simple construction. Donc, pour répondre à votre question, je trouve que le départ de Madame Knibiehler est un peu rapide et risqué.

M. Heinis – En tentant de suivre votre idée, ce que vous dites là vaut pour l'histoire des institutions analytiques aussi...

Ch. Melman – ... sauf, sauf si l'on accepte – et ça c'est ce que l'on pourrait attendre des analystes – de la raconter telle qu'elle fut. Je dirais que ce serait le moindre que l'on pourrait attendre d'un analyste, c'est de respecter la vérité des faits, de ce qui s'est passé.

A. Joos – C'est-à-dire que cela importe quand on parle de l'histoire de la psychanalyse de pouvoir considérer l'histoire des transferts et tout ce qui a pu venir s'y jouer.

Ch. Melman – Bien sûr, bien sûr, si vous prenez l'histoire de la psychanalyse freudienne, de ce qui s'est passé autour de Freud, qu'est-ce que vous voyez ? Vous voyez que ce que l'on appelle pompeusement une institution analytique était en réalité une famille nombreuse déchaînée. Des cinglés ! Cinglés pour obtenir l'amour du père et obtenir une place privilégiée auprès de lui. Donc si vous voulez décrire raisonnablement l'histoire du mouvement analytique, il faut décrire effectivement l'histoire de passionnés, de déçus du transfert. Vous pouvez en faire strictement autant pour ce qui s'est passé autour de Lacan, puisque j'ai eu l'avantage de connaître cela assez tôt, c'est-à-dire il y a maintenant cinquante ans. C'était une famille sauvage. Je peux dire que c'était une famille sauvage, déchaînée, vindicative, revendicative, jalouse, échappant donc du même coup à toute argumentation qui se serait voulue rationnelle. Je ne dis pas cela dans un souci ni de dénigrement ni de critique, mais de constat pour savoir comment ça se passe, pas moins aujourd'hui, ça peut très bien se passer aujourd'hui quand il ne s'agit pas simplement d'arrangements institutionnels pour faire que le groupe soit géré sans trop d'éclats, alors on s'arrange entre soi. Mais il n'y a pas de lieu plus riche en manifestations névrotiques, voire psychotiques, que celui des institutions analytiques. Ben oui !

A. Joos – Quelque chose m'a frappé lorsque nous avons rencontré Antoine Vergote : au cours de cette rencontre je me disais que notre transfert en Belgique est quand même essentiellement tourné vers la France et donc je me demandais ce qu'il en était de ceux qui nous avaient précédés, du transfert orienté vers d'autres lieux. Certains que nous avons interrogés nous ont dit qu'il y avait des Hollandais aussi qui avaient été importants pour la trans-

mission de la psychanalyse en Belgique, mais dans ce qui nous a été transmis on est essentiellement orientés vers la France. L'hypothèse de Vergote est aussi liée au fait qu'un certain nombre de psychanalystes allemands, vu ce qui s'est passé il y a soixante ans, ont été interdits d'exercer, il n'y a donc plus eu d'accrochage transférentiel via l'Allemagne. On retrouve ici cette question, ce trait particulier de la Belgique, je pense à ce trait particulier de l'ambivalence..., mais du coup je me disais que cette ambivalence n'est peut-être pas qu'en rapport avec la France mais peut-être aussi avec la Hollande, avec l'Angleterre...

Ch. Melman – Vous voyez... si Lacan vous entendait là, il vous dirait – je vais me permettre d'articuler ce qu'il vous aurait vraisemblablement dit – il vous aurait dit que « le transfert n'était pas dirigé vers la France, où il y avait d'ailleurs des célébrités bien plus grandes que la mienne, plus attirantes que la mienne, et prometteuses de bien plus de bénéfices que je ne pourrais en assurer, le transfert il était fait sur ma personne, sur moi Lacan. » Et dans la mesure où vous dites qu'il était fait sur la France, c'est que justement vous situez au cœur de ce transfert une frontière, alors que moi ici quand je vous parle, je ne vous parle pas comme à des belges, je vous parle comme à des sujets qui au même titre que tant d'autres, quelle que soit leur nationalité, sont soumis aux mêmes lois, aux mêmes conséquences, aux mêmes souffrances, aux mêmes symptômes. Et lorsque je m'adresse ainsi à ces sujets, nous sommes ensemble, je suis assurément avec eux, il n'y a aucune frontière entre nous.

M. Heinis – La psychanalyse apparaît à un certain moment dans l'histoire. Dans le séminaire sur l'Acte psychanalytique par exemple, dans les premières leçons, Lacan s'interroge pour savoir si l'inconscient existait avant la psychanalyse, à partir de là comment concilier, ou est-ce conciliable, ou est-ce que cela doit être inconciliable, la psychanalyse dans son apparition historique et à travers son développement dans des institutions, et puis par ailleurs l'acte analytique qui lui est toujours une origine... on fonde une association, c'est une origine, cela va permettre de travailler...

Ch. Melman – Le problème est que ce qui fait l'origine de l'Association – et c'est pourquoi dans le petit dessin des courbes avec un petit cercle au milieu représentant le vide<sup>3</sup> c'est le sigle de notre association – c'est le rapport à l'ensemble vide. Le problème de l'institution – même si, comme on l'a dit tout à l'heure, c'est le transfert sur tel ou tel qui va la rassembler – si elle est psychanalytique, sera la

---

3. Il est fait référence ici au petit sigle représentant plusieurs courbes munies d'un cercle vide en leur centre, qui est utilisé sur les documents de l'A.L.I. comme de l'Association Freudienne de Belgique.

façon dont l'institution va elle-même traiter ce transfert à savoir que le un n'est ici que le représentant du zéro. Cette analyse, c'est la condition pour que l'institution puisse faire acte effectivement, ne pas être une institution parmi les autres, une de plus, rassemblée autour d'un personnage plus ou moins charismatique, ou bien l'institution comme étant un groupement d'intérêts personnels. Mais si partant du transfert l'institution est elle-même capable au cours de son travail je dirais d'accéder au fait que le seul point commun à tous (à tous les membres, ce n'est pas quelques-uns) qui est différent en chacun, ne serait-ce que dans ses identifications privées, voire religieuses, voire linguistiques, voire nationales, voire historiques, ces genres-là, mais que ce qui est commun à tous c'est le zéro. Si donc l'institution est en mesure d'élaborer pour elle-même ce point, on peut dire qu'à partir de ce moment-là c'est une institution analytique qui fait acte et dont l'acte est absolument homogène avec son organisation même. Êtes-vous d'accord ?

M. Heinis – Je n'avais pas pensé à cette relation entre le un et le zéro, c'est intéressant.

Ch. Melman – Bien oui, c'est peu de chose et cependant c'est beaucoup.

M. Heinis – Finalement, c'est le un comme représentant du vide.

Ch. Melman – Mais oui. Bien, écoutez voilà...

A. Joos – Parfois ce qui fait que ce un est trop rempli...

Ch. Melman – Ah oui

A. Joos – C'est là que ça devient compliqué

Ch. Melman – Ne serait-ce que parce que chacun en veut un morceau pour soi

A. Joos – Et c'est compliqué aussi à ce moment-là pour les jeunes, car cela a été une de nos questions, d'y entrer.

Ch. Melman – Bien sûr, bien sûr, c'est le trop plein.

A. Joos – J'avais encore une dernière question. On se demandait pour quoi l'histoire, pourquoi se remémorer, se remémorer aussi pour pouvoir oublier, et cela amène la question de l'oubli et du refoulement, une question un peu théorique peut-être, liée à ce que vous dites dans votre livre *L'homme sans gravité*<sup>4</sup>, à savoir qu'on serait peut-être passés d'une période marquée non plus par le refoulement mais par le déni. Alors, quelle est encore la possibilité d'une histoire dans une société marquée par le déni, est-ce que ça ne rend pas plus difficile l'histoire ?

Ch. Melman – Bien vous savez que certains, un éminent penseur a même prédit la fin de l'histoire. Il semble que ce ne soit pas pour demain, justement parce qu'on

---

4. Ed. Denoël, Paris, 2002. Paru dans Folio Essais en 2005.

voit resurgir un peu partout dans le monde des attachements à des uns originels n'est-ce pas, et qui manifestement servent de supports à toutes les guerres, tous les terrorismes, toutes les tensions etc. Donc... mais je dirais peut-être que l'inutilité de l'histoire, si jamais elle se manifeste, serait justement la fin, elle marquerait la fin d'un symptôme. Car enfin, une histoire n'est que l'histoire d'un long symptôme, vous n'avez que ça, c'est en fait une histoire clinique, vous avez avec l'histoire de l'alignement des conflits, des guerres, des exécutions, des envahissements, aujourd'hui de ce qui est la destruction de la planète etc. C'est-à-dire que l'histoire n'est qu'un catalogue de symptômes, du fait que nous n'arrivons pas à vivre ensemble, à nous tolérer, à nous supporter, on n'arrive pas à supporter les autres, mais même à se supporter soi-même car quand on est entre soi on arrive toujours à ne plus se supporter. Donc la fin de l'histoire ça serait plutôt une bonne nouvelle. Cela voudrait dire que voilà nous sommes tranquilles, que nous n'avons plus besoin de nous voler, de nous tuer, etc.

A. Joos – Les enfants demandent toujours une fin à l'histoire pour pouvoir s'endormir tranquilles

Ch. Melman – C'est vrai qu'ils demandent souvent la fin.

A. Joos – Ils détestent les histoires sans fin.

Ch. Melman – Ah oui...

M. Heinis – En même temps il faut la raconter, la raconter, la raconter, il faut tout le temps la reprendre aussi.

Ch. Melman – C'est vrai... Des associations analytiques sans plus d'histoire, que vous mettiez le mot au singulier ou au pluriel, avouez que ce serait le rêve, l'idéal, non ? Plus d'histoire !

A. Joos – On est drôlement attaché à notre histoire.

Ch. Melman – Eh bien oui, on est attaché au symptôme.

A. Joos – C'est une question pour moi, d'où viendrait cet intérêt mélangé de crainte ?

Ch. Melman – Ca je ne me permettrais pas... face à nos amis belges... Je me souviens de réunions dans le bureau de Lacan avec Vergote et Schotte qui étaient des réunions épiques, pas faciles. Un nouveau savoir, tel celui de Freud ou celui de Lacan vient forcément déranger les savoirs constitués. Surtout que ni celui de Freud ni celui de Lacan ne se laissent comme cela absorber. C'est ou l'un ou l'autre, on ne peut pas comme ça composer. Déranger les savoirs constitués, c'est du coup déranger la maîtrise de ceux qui représentent ces savoirs constitués, qui en sont éventuellement les maîtres. Là aussi, il n'y a qu'à lire l'histoire de ce qu'on appelle l'histoire des sciences. Ce qu'on appelle l'histoire des sciences, c'est celle des refus systématiques de tous les nouveaux savoirs, même quand ils étaient

exacts, scientifiques et vérifiés ! On n'en voulait pas ! Et je dirais à la limite qu'on n'en voulait pas à juste titre car j'aurais l'air de quoi moi après ? Me voilà brusquement renvoyé à une ignorance et à un défaut de savoir qui me laissent quelle place ? C'est là un problème qui dépasse le champ de l'analyse. Il est dommage, je trouve, que les historiens des sciences n'écrivent pas leur histoire en fonction de ce qui a été chaque fois le souci de ne pas se laisser déranger par l'apparition de... Cela a été le cas bien sûr, près de nous, avec la relativité et puis maintenant c'est la relativité qui est mise en cause. Alors quand chacun de ces savoirs organise comme ça des champs qui sont maîtrisés, dominés, avec ses représentants, avec ses sous représentants, ses élites, ses corporations, ses élèves, etc. d'un seul coup, plof !

M. Heinis – Cela évoque un peu la pulsion de mort.

Ch. Melman – C'est vécu comme ça, il me tue, il veut me tuer. Aujourd'hui, par exemple, avec le travail de la contribution de Jean-Pierre Lebrun, il fait état qu'avec les jeunes nous avons affaire à une autre économie psychique que j'appelle pour m'amuser une *nouvelle économie psychique*...

M. Heinis – Cela renvoie à quelque chose de précis, d'historique...<sup>5</sup>

Ch. Melman – Oui, mais c'est amusant c'est un clin d'œil, j'aurais pu dire *autre* économie psychique. Bon. C'est discutable. Personnellement, le fait que ce soit reconnu ou pas, je m'en fous complètement ! Je vois bien quand je vais m'adresser dans les hôpitaux, dans les lieux où l'on m'invite à ce sujet... dans les milieux culturels ils écoutent avec le plus vif intérêt. Mais dans les milieux professionnels, ils ne veulent pas en entendre parler, et ils ont raison puisque ça les destitue, je dirais, de tout ce qui est leur appareil... Ah oui, il faut penser autrement, et surtout il faut se donner de la liberté de penser, alors ça c'est effrayant ! Parce qu'on réclame la liberté... mais personne ne la veut ! Vous savez la liberté de penser et de conceptualiser des phénomènes nouveaux auxquels vous avez affaire. Ils sont nouveaux ! Les jeunes ne sont plus comme vous l'étiez vous-mêmes ! Alors... ne continuez pas à radoter, essayez de piger de quoi il s'agit. Si vous voulez voilà l'exemple... Je suis absolument tranquille, dans dix ans, quinze ans, vingt ans... je ne serai pas là pour le voir, mais je n'en ai rien à faire... Ah oui, la nouvelle économie psychique ! il aura fallu un temps comme ça d'assimilation et puis je dirais surtout d'échec radical des entreprises thérapeutiques. Je ne sais pas comment les sociétés orthodoxes freudiennes, dites orthodoxes, enfin elles sont en train de disparaître ! Non seulement elles ne correspondent absolument plus par leur appareil conceptuel aux phénomènes qui sont apportés dans leur cabinet ; à vouloir leur imposer l'appareil conceptuel de Freud, aussi génial ait-il été, ne peut

---

5. La nouvelle économie politique, la N.E.P., lancée par les bolcheviques en 1922.



laisser les gens que dans l'égarement.

A. Joos. et M. Heinis – Merci beaucoup.